



L'île des anamorphoses

version d'Henri Berger

Baptême d'une île

À l'instant où elle pose le pied sur l'île des Palmiers, elle acquiert la certitude que son séjour d'un an marquera sa vie. Debout sur la berge, elle reste immobile, un temps indéterminé, à revoir sa courte vie écoulée jusqu'à ce matin de mars. Un peu plus d'une vingtaine d'années, songe-t-elle. Elle vient de terminer ses études de logistique et management à l'université de la ville où elle a toujours habité avec ses parents. Pour le stage de fin de cursus, ses camarades étudiants se sont précipités vers les pays porteurs d'avenir, comme on dit. Elle, elle n'a pas choisi l'Europe où tout se ressemble à ses yeux : la monnaie, l'économie de marché. Elle a voulu une validation de ses études par une action humanitaire dans un pays d'Asie du Sud-Est.

Elle sait qu'elle s'en souviendra encore quand elle aura un mari, une famille avec plusieurs enfants. Elle leur racontera ce qu'elle va vivre au milieu de ce peuple. Tous l'écouteront avec émotion car elle y mettra son cœur, son cœur de femme, son cœur de mère. Ils demanderont : « Pourquoi si loin ? Pourquoi là-bas ? » Elle répondra : « Parce que je devais sauter le pas. »

C'est ce pas qu'elle vient de franchir de la barge rongée par la rouille à l'embarcadère sommaire : quatre piquets pour soutenir quelques planches. Nul pas en arrière possible, d'ailleurs elle ne le veut pas. Elle n'a jamais hésité. Ce n'était ni de l'entêtement, ni une question d'honneur, attitudes qu'elle juge trop masculines pour justifier un engagement. Oui, c'est cela, elle s'est engagée dans cette action humanitaire pour tester ses connaissances théoriques à l'épreuve du quotidien vécu par une population sinistrée.

Tout à l'heure, plantée devant le lac immense qui ressemble plutôt à une mer intérieure, elle ne sentait pas la fatigue des préparatifs, du voyage de quatorze heures en avion, de l'interminable trajet en car de l'aéroport au village flottant, encombré de bateaux où vivent à l'année des familles. La découverte de la grande étendue d'eau, accrochée à ses berges comme une nappe bien tendue, l'a rassurée. Le soleil descendait vers l'horizon au travers des nuages, sans l'éblouir. Elle ne distinguait pas la rive opposée perdue dans la brume et la chaleur étouffante. L'île apparaissait juste comme



une tache sombre en plein milieu du lac, dans un contre-jour assourdi. Un vieil homme, cheveux noirs et peau cuivrée, s'approcha d'elle et lui dit dans un bon français :

— Bonjour, Madame. Bienvenue à Tuon Slap.

— Bonjour... Merci, Monsieur.

Elle n'ose pas lui demander son nom de peur de mal le prononcer.

— Vous pouvez m'appeler Ritty. Je vais transporter vos bagages sur ma charrette jusqu'au bord.

— Merci Ritty. Quelle chaleur dans votre pays !

— Vous vous habituerez, Madame. On s'habitue à tout.

— Vous pourrez vous habituer à mon prénom ? C'est Florence.

— Oui bien sûr, Florence. C'est déjà fait !

Et il émit un petit rire sec et aigu.

Avec ses deux valises, elle s'installa dans une barque à fond plat, parmi une foule nombreuse d'ouvriers qui hochaient la tête en souriant. Le vieil homme expliqua :

— C'est la relève pour le service de nuit. Ils sont tous très gentils, vous verrez.

Ils continuaient à hocher la tête, ils avaient compris qu'elle venait les aider et leurs airs fatigués s'évaporaient après la chaude journée. Le moteur du bateau démarra en crachant et sifflant. Inutile de se tenir au bastingage, l'absence de vent rendait la traversée confortable.

Maintenant sur l'île, elle suit le vieil homme vers le bâtiment central où se trouve l'administration du centre. L'accueil est chaleureux mais bref. L'urgence est partout. Les cadres autochtones parlent un peu français mais l'heure n'est pas à s'extasier de cette prouesse. On lui donne à peine trente minutes pour poser ses valises dans sa chambre au premier étage, choisir des vêtements adaptés au climat. Commence ensuite la visite des lieux qu'elle a déjà identifiés sur internet. Seul ce bâtiment possède un étage, les autres sont dispersés dans une forêt qui ne figurait pas sur le plan : le réfectoire, les divers ateliers et les infirmeries spécialisées dans les traumatismes de toute sorte et qui jouent le rôle d'hôpitaux.

L'île des Palmiers, sans intérêt stratégique, est restée épargnée de la guerre civile qui a fait rage plusieurs années et de la dictature sanglante qui l'a suivie. Elle s'est remplie des blessés des deux camps. Le paludisme, la typhoïde, les membres arrachés par les mines ne permettaient pas de distinguer les belligérants. L'île transformée en



vaste hôpital de campagne a reçu en premier l'aide extérieure. Le travail d'organisation est gigantesque et elle se sent digne d'y consacrer une année après le confort des études dans sa bonne ville de Lyon. Elle commence à oublier les quelques étudiants qui ont partagé sa chambre une semaine ou deux. Leurs visages, leurs prénoms lui semblent lointains, de l'autre côté de la Terre.

À la réunion du soir, elle apprend qu'elle va succéder à Jean, un Français délégué par une ONG, présenté comme un spécialiste en logistique. Jean lui explique qu'il a pu tisser un réseau de relations dans le pays pour faciliter l'approvisionnement en nourriture et médicaments. Elle l'entend mais ne l'écoute guère tant elle est occupée à admirer sa tête d'ange sortie d'un tableau de la Renaissance italienne : visage joufflu, yeux bleus, cheveux blonds, mèches bouclées, bouche gourmande et lèvres charnues. Il continue, imperturbable :

— Je pars dans un mois ou deux, je ne sais pas encore quand je serai rappelé. J'aurai le temps de vous présenter nos fournisseurs.

— Merci beaucoup. S'il vous plaît, on en reparle demain, je n'ai pas tout suivi. La fatigue du voyage, le décalage horaire, vous comprenez...

Le lendemain matin, elle rencontre Teng au magasin de médicaments et d'appareils orthopédiques. Il est brancardier, aide-soignant, infirmier et fait preuve d'un dévouement qui semble illimité.

— Je suis de ce pays que j'ai pu quitter à temps. Avant qu'il ne soit trop tard. Mes parents et mes sœurs sont morts dans un bombardement. J'ai une dette envers mon pays et je l'acquitte en travaillant ici.

— Je vous trouve courageux. Votre pays pourra être fier de vous. En plus, vous parlez un très bon français, comme un prof !

— Je n'ai pas de mérite. J'ai étudié au lycée français de la capitale pendant sept ans. J'ai pris goût à la littérature française, particulièrement aux poètes du XIX^e siècle : Baudelaire, Alfred de Vigny, dont je connais encore beaucoup de poèmes par cœur.

Au repas de midi, elle s'installe en face de la belle gueule d'ange et craque encore une fois. Elle ne lui fait pas de charme, lui non plus d'ailleurs tellement il paraît emprunté alors qu'elle ne peut plus détacher les yeux de lui. Dommage qu'il parte bientôt, dans un mois ou deux, a-t-il dit. Elle est pressée et une semaine après son



arrivée, elle passe ses soirées avec lui et une semaine encore après, ce sont les nuits qu'ils passent ensemble. Ses petites maladresses, son manque de savoir-faire l'enchantent. Elle essaie de lui dire qu'il n'y a pas que la position du missionnaire. Quand elle essaie de lui expliquer qu'elle aimerait le chevaucher, il lui met gentiment la main sur la bouche comme s'il était impensable ou impossible de faire autrement. Elle ressent encore plus de plaisir dans cette privation : le chérubin la conduit droit au paradis.

Les journées semblent courtes tant elle est sollicitée et tant elle veut tout apprendre pour devenir autonome. Teng, le brancardier, lui donne de nombreux conseils avisés. Il est sur tous les fronts, prêt à réconforter les victimes de déportation qui ont tout perdu, à soulager les amputés et panser les plaies tenaces. Très concentré dans ces tâches, Teng prend le temps de souffler à l'heure de la grosse chaleur humide. Elle aime l'entendre utiliser des tournures recherchées tirées des écrivains qu'il a étudiés au lycée. Parfois, il lui récite les poèmes qui lui reviennent en mémoire, d'une voix posée, calmée après la tempête traversée par la population de son pays.

Elle avoue volontiers qu'elle est une lève-tôt et elle en profite pour se rendre au bord du lac. Seule, elle contemple les palmiers à sucre de l'autre côté de l'anse où elle s'installe d'habitude. Le décor lui devient familier : élégants cylindres des troncs surmontés d'une couronne de palmes. Elle aime regarder leur image renversée sur l'eau calme du lac, reconnaître les détails propres à chaque arbre. Elle est intriguée par cette double vision d'une réalité recopiée exactement dans son reflet. Si la surface du miroir réalisé par l'eau devenait incurvée comme un cylindre ou comme une sphère, elle se demande ce qu'il adviendrait de l'image de l'alignement solennel des palmiers. Seraient-ils méconnaissables au point de ressembler à des baobabs coiffés de mygales géantes ? Ou pire encore des créatures extra-terrestres porteuses de mort ? Et cette image terrifiante redonnerait, dans l'autre sens, les troncs familiers ! Les jeux de miroirs l'ont toujours fascinée. Enfant déjà, dans la salle de bains chez ses parents, elle aimait voir son visage dupliqué à l'infini dans les trois glaces mobiles de l'armoire de toilette.

C'est après un tel intermède rêveur au petit matin que Jean lui apprend son départ pour la France en fin de journée. Elle s'y était préparée, mais pas à l'attitude



gênée de son amant, comme pris en faute par l'annonce brutale et cependant inéluctable. Elle ne pleure pas, elle ne l'embrasse pas, elle l'assure qu'elle supportera son absence : il y a tellement de travail avec l'afflux des paysans blessés et des enfants traumatisés ! Jean lui explique qu'il n'aura pas le temps de déprimer : il sera très occupé par la nouvelle vie qu'il envisage mais dont il ne lui a jamais parlé. Ils conviennent tous deux qu'ils n'auront pas le loisir de s'écrire. La parenthèse de leur vie amoureuse ouverte dans l'île des Palmiers s'y referme. Espace clos pour le début et la fin d'une histoire. Reste l'histoire elle-même, belle entre toutes les histoires d'amour.

Tard ce soir-là, je me regarde dans la glace essayant en vain de la reconnaître, elle, qui devrait être mon double, que j'ai regardé agir et dont j'ai noté les faits et gestes dans mon journal. Je ne vois qu'un visage livide, boursoufflé par les larmes qu'elle essuie de ses cheveux cachant ses seins qui ne ressentent plus rien. Ma vision se trouble comme si je plongeais dans une piscine d'eau froide. Je grelotte tandis que mon image disparaît dans un flot ininterrompu et salé. J'attends qu'il s'épuise de lui-même pour me jeter sous un drap dans un sommeil sans rêves qui me conduit jusqu'au petit matin.

À peine éveillée, elle soulève la moustiquaire puis saute du hamac pour éviter l'insomnie questionneuse. Elle se dirige vers la baie qui a souvent accepté ses petits chagrins. Elle va essayer avec un gros. L'atmosphère est déjà lourde d'humidité et de chaleur. Elle voudrait adopter un pas vif, mais elle transpire comme jamais auparavant. Des gouttes hésitantes sur le meilleur chemin à prendre pour grossir roulent sur ses joues, ses bras, ses jambes. Les animaux semblent saisis d'une torpeur communicative sous l'emprise de leur transpiration. Les petites vaches blanches ornées d'une jolie bosse sur le dos ne se pressent pas pour rejoindre les pâturages apparus après la récolte du riz. Même les cochons noirs s'ébrouent avec moins de conviction dans les fossés remplis de boue. Les lézards longs comme le bras, les araignées larges comme la main sont aussi couverts de gouttelettes scintillantes. Les plantes laissent pendre leurs feuilles écrasées par un poids inhabituel. Elle est impatiente d'atteindre le bord du lac, mais la seule idée de presser l'allure rend la chaleur plus oppressante et l'humidité plus prégnante. Ses membres, plus sûrement empêtrés que les jambes d'un cheval entravé, ne répondent guère aux rares ordres émis par son cerveau.



Arrivée enfin dans son refuge, elle se prépare à s'asseoir sur sa souche préférée, mais ne peut s'y résoudre. Elle soupçonne que des modifications se sont produites pendant la nuit en dehors d'elle. Le fond du ciel paraît assombri. Les rires moqueurs modulés dans les graves des perroquets rivalisent encore avec les conversations à l'octave supérieure des perruches. Les palmiers dressent toujours leur gigantesque haie d'honneur. Cependant, l'image des troncs reste invisible à la surface de l'eau piquetée de soubresauts, d'éclaboussures. La nappe si bien tirée à son arrivée tressaille de petits sanglots à peine audibles. Des fragments d'images se forment et disparaissent aussitôt pour se former ailleurs. Au brouillage de ses idées succède le brouillage de ses sensations visuelles. C'est alors qu'elle perçoit la pluie fine qui se dépose obstinément pour n'oublier personne, ni hommes, ni bêtes, ni plantes. La double vision des arbres offrait un cadre apaisant à ses rêveries et maintenant qu'elle l'a perdue, elle est désemparée.

La voix claire de Ritty me sort de ma torpeur :

— Bonjour Florence. Vous êtes en avance ce matin.

— Bonjour Ritty. Vous savez très bien pourquoi, mais vous ne me demandez rien. Je vous remercie pour votre discrétion.

— Remerciez plutôt le ciel qui nous envoie cette année la mousson avec un peu d'avance, à la mi-mai.

— Ah oui, j'oubliais ! Je croyais qu'elle s'imposait brutalement sur tout le pays. Cette petite pluie fine ne semble pas pouvoir transformer le paysage.

— Justement, c'est un bon signe quand elle tombe délicatement. Elle n'abîme rien et peut éteindre toutes les soifs.

Désormais, elle adopte les vêtements des femmes, identiques à ceux des hommes : pantalon noir jusqu'à mi-mollet, chemise noire, chapeau pointu en paille de riz. Elle devient une nonne laïque, absorbée par les tâches quotidiennes dans une telle exaltation qu'elle inhibe tout jeune collègue pour une tentative de séduction.

Je me souviens des lettres écrites par une lointaine parente missionnaire en Afrique Équatoriale Française. Ma mère parlait de son arrière-grand-tante avec un profond respect, mais ne montrait jamais ce courrier. Au cours d'un interminable été dans la maison familiale, j'avais entrepris une fouille méthodique du grenier. Une



armoire d'un bois sombre qui lui donnait un air rébarbatif m'avait livré les lettres enfermées dans une boîte mêlée aux carreaux, aux cartons, aux bobines des dentellières. Mon aïeule décrivait ses dures conditions de vie et les soins qu'elle dispensait, en toute modestie. Comme s'il s'agissait d'une chose naturelle pour une place qui lui avait été désignée, voire réservée.

Elle est un bourreau de travail à la façon de Teng. Le bon Ritty, devenu son confident, lui dit qu'elle n'a rien à se reprocher pour s'abrutir ainsi à la besogne. Elle ne comprend pas ce qu'il veut dire, mais il ne cherche pas à lui donner plus d'explications. Il est vrai que le comportement de Teng la remplit autant d'admiration que de perplexité. Il peut se montrer d'une grande compassion pour une vieille femme aux joues creusées par les larmes depuis qu'elle a appris les tortures subies par son mari et ses deux garçons dans un centre spécialisé tenu secret. Teng s'empresse aussi pour nourrir à la cuillère un homme aux bras terminés par des moignons mal cicatrisés. Dans les conditions sommaires de l'hôpital, il est impensable de pratiquer l'acharnement thérapeutique comme dans certains pays européens. Teng le remplace par l'acharnement caritatif et elle est troublée de le voir s'activer ainsi, surtout quand il marmonne des mots incompréhensibles. Un jour, alors qu'elle l'aide à faire des pansements sur une vilaine plaie, il commence doucement :

- C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ;
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir...
- Teng, arrêtez, s'il vous plaît, c'est horrible de parler ainsi.
- La pauvre femme ne comprend pas, elle entend cela comme une prière.
- C'est trop macabre, pour ici. Qui a pu écrire ça ?
- Baudelaire dans *Les Fleurs du mal*.
- Ce n'est pas possible...
- Florence, vous êtes allée au lycée en France ?

Elle ne peut répondre qu'un faible oui avant de battre en retraite dans son bureau devant l'ordinateur.

La mousson humide s'est achevée au grand soulagement de tous. On retrouve peu à peu les conditions climatiques de mon arrivée. À la fin de l'année passée sur l'île, le directeur du centre me lit le rapport élogieux qu'il a rédigé sur moi et conclut par :



— Vous avez rempli votre mission avec dévouement et compétence. Vous êtes faite pour ce métier et je vous souhaite une belle carrière.

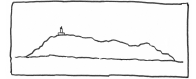
— Je vous remercie beaucoup. Je me souviendrai de cette année comme d'une expérience irremplaçable.

Un mois après mon retour à Lyon, j'apprends à la radio l'arrestation d'un tortionnaire de la dictature qui a sévi dans le pays quelques années avant mon séjour. Les informations précisent qu'il se cachait sous une fausse identité dans un centre de réfugiés. Il participait à l'aide humanitaire développée sur une île à la chute du régime. Je cherche parmi les visages connus là-bas le sinistre individu. Les photos ne tardent pas à circuler. Ma parole se fige lorsque je reconnais Teng, cheveux coupés courts, masque indéfinissable.

Je reste abasourdie, hébétée une semaine entière, sans aucune réaction. Ma mère m'apporte à manger dans ma chambre. Je me lève de mon lit à ce moment-là et tente de lui sourire. Elle m'embrasse sans me poser de questions. Ma jeunesse ne me trahit pas et je finis par reprendre des forces. Un jour, ma mère apporte avec gaieté une lettre d'invitation au baptême d'un neveu, né pendant que je séjournais sur cette île qui continue de m'épuiser.

La cérémonie religieuse se déroule dans la cathédrale de Belley, petite ville de l'Ain, encore siège d'un évêché. J'arrive assez à l'avance pour assister à la fin de la grand-messe qui précède le baptême. Un cortège descend la travée centrale de la nef avec la solennité qui convient. L'évêque ouvre la procession, précédé d'un officiant armé d'un encensoir qu'il fait osciller avec conviction pour répandre d'abondantes vapeurs d'encens qui ressemblent fort aux fumées soufflées dans les théâtres, l'odeur en plus. Je distingue derrière eux des enfants de chœur et des adultes en soutane blanche. Lorsqu'ils sortent enfin des nuées, Jean, mon amour des palmiers, m'apparaît. Mon sourire éclate, mes yeux pétillent sans que j'y prenne garde. L'évêque qui me regardait jusqu'à maintenant avec la bonté du pasteur en présence d'une brebis égarée, se rembrunit en lisant sur mon visage tous les traits d'Ève charmée et tentatrice. Je sens qu'il m'enverrait volontiers aux enfers si on croyait encore à ces punitions de nos jours.

Jean baisse les yeux, pris d'une irrésistible envie de prier après m'avoir reconnue, cela ne fait aucun doute. En s'approchant de moi, tête baissée, il rougit



jusqu'à avoir les oreilles écarlates lorsqu'il passe à ma hauteur. Je ne peux m'empêcher de souffler « Jean » à son oreille. La pauvre, elle vire au pourpre, proche de l'apoplexie. Heureusement pour lui, le cortège sacerdotal poursuit son chemin jusqu'à la sacristie dont la porte claquera après son passage.

Brusquement, l'encens me donne la nausée. Il s'est répandu dans mes poumons, je l'inspire et l'expire tour à tour sans pouvoir m'en débarrasser. Dans mon estomac, les vapeurs commencent à s'agiter comme des mouches enfermées dans un bocal ; elles essaient de sortir en entraînant avec elles mon petit déjeuner. La pénombre ne laisse apparaître sur le mur du fond qu'un grand tableau à l'huile noircie par des siècles de regards pieux posés sur lui. Une dame richement vêtue y trône au milieu, entourée d'angelots joufflus, bouffis, engraisés aux poulardes épiscopales. Je me précipite vers le portail central garni d'autant de fausses portes que de vraies. Après avoir testé les premières, j'essaie les deuxièmes, d'abord dans le mauvais sens alors que l'encens est sur le point de remonter vers ma gorge. Enfin, je sors à grandes enjambées sur le parvis respirer l'air libre du dehors ensoleillé.

Un cousin prévenant m'aborde :

— Comme tu es pâle, Florence ! Ta mission humanitaire n'a pas dû être de tout repos. Et le climat éprouvant ne doit pas faciliter le travail. Nous sommes tous fiers de toi et admiratifs pour ta persévérance. Tu nous raconteras ta vie dans l'île des Palmiers ?

— Oui, mais aujourd'hui je vais en profiter pour la rebaptiser. Désormais pour moi, ce sera l'île des Anamorphoses.